

A M. Édouard Houssaye

Paris, 10 avril 1858

Ah! que de musique!  
Combien de triomphes!  
Que de bruit!  
Que de grands peintres!  
Que de couleurs!  
Que de sublimités!  
Que de gloires!  
Que d'immortels!  
Et quel peuple de statues!

On en fait une à Gresset. Je trouve cela très-bien. Mais Chapelle, Théophile, Lafaye, Bernis, Mellin de Saint-Gellais, en mériteraient bien une aussi! Mais Colardeau, et Baculard d'Arnaud, et les petits héros que le spirituel Monselet déterre et embellit, seraient fort bien en marbre! Mais Collé, Panard, Rétif de la Bretonne, Esménard, Dorat, Merville, Vigée et Cubière de Palmezeaux!

Prenez garde, amis, à cette idolâtrie de l'homme, à cette profusion de gloires, à cette rage de talents, à ce luxe effréné d'immortalités. M. Droz fut immortel. Qu'est-il aujourd'hui? Un très-brave homme, sans aucun nom. Nos grand'mères raffolaient de Millevoye; elles aimaient le compositeur Catel. J'ai vu le jour où certain de mes bons amis était Voltaire. Prenez garde, encore une fois, qu'en versant à flots le succès, vous effacez le talent et détruisez l'effort qui conduit à tout ce qui est grand. Quand vous posséderez, comme les Chinois, deux millions de chefs-d'œuvre; quand vous serez maîtres, comme les Hindous, de trent-un millions de dieux, où seront les dieux? où seront les chefs d'œuvre? Un vieux Gaulois qui s'appelait Sidoine, et qui n'écrivait pas mal, *Sidonious Apollinaris* (Polignac, à ce que l'on prétend), nous raconte que la forêt des poètes, en pleine végétation et en pleine floraison dans son époque, produisait chaque jour des rejetons nouveaux; nouvelles gloires, nouvelles statues. Balerus, Valeus, Arius, Mælius, Florens, Albinus, Valerius, Turrissius, Avidienus, Serpilius, Prodicus; à tous une statue! Ils lisaient leurs vers en public; ils étaient frisés, bouclés, parés, chargés de pierreries, superbes, aimables, applaudis, heureux, immortels aussi. On les fêtait, on instituait en leur honneur des banquets splendides, politesse qu'ils rendaient exactement en invitant leurs amis à des banquets non moins agréables. *Monseletus, in Gourmeto suo* (chap. XXV, § 18, *De Obsoniis et Banquetibus*) ne manquait pas de citer le menu de ces festins, et la statue était inaugurée par de nouveaux vers. Ah! mes amis, sérieusement parlant, prenez garde!

Il est un moment où le succès est à tous; — où personne ne peut faire ni mieux

ni pis; —où les chutes sont impossibles;—où ma gloire s'organise mécaniquement, matériellement, et s'administre;—où tout bon citoyen doit aller voter pour l'Opéra nouveau;—où le dissident serait coupable et punissable;—où il serait Thersite s'il osait blâmer, digne de mort s'il osait critiquer!

Voyez l'Opéra. Cette lourde et puissante machine, officielle et brillante, qui date de Mazarin et remonte à Médicis; riche de souvenirs, chargée de trophées: ce roi qui dispose de ressources immenses, commande aux enfers, ouvre le paradis, fait mugir les foudres et déchaîne les vents; ce géant magique, Caliban et Prospero à la fois, maître de la féerie, souverain des deux mondes et de tous les mondes; père de Gluck, de Rameau, de Spontini, de Rossini, de Meyerbeer; père nourricier et putatif de tous les maîtres; peut-il avoir autre chose que des succès? « Qui serait, dit l'ancien, supposer que Jupiter a tort? accuser le soleil de mensonge? »

Solem qui dicere falsum Audeat? ....

Et que d'intérêts! que d'industries! que de clarinettes, de flûtes, de jambes, de torsos, de bougies, de portants, de violons, de petits bancs, de copistes, d'ouvreuses; de jeunes personnes jeunes, de jeunes personnes vieilles; d'amateurs, d'acteurs, de tiers d'auteurs, de cinquièmes d'auteurs, de gens qui applaudissent, de gens qui ont de bonnes lorgnettes et qui ouvrent les voitures; sans compter les modistes, éventailistes, femmes de chambre, fabricants de henné, fabricants de cerceaux pour cercler la beauté, —dépendent de cette énorme et pyramidale en- // 264 // - treprise [entreprise]! La contrarier serait barbare; la critiquer serait nuire à une population de vingt mille âmes; l'entraver serait affamer un département. Il ne s'agit plus de notes légères et de passion exprimée par la musique; il s'agit de commerce et d'économie politique. Faites vivre tout ce monde. Allons! beaucoup d'or, de jupes, de robes, de gazes, de notes, de trompettes, de couleurs, de décorations, d'aigrettes, de machinistes, de foule sur la scène et de foule dans la salle!—Très-bien!

Ah! pauvre génie aérien qu'on nomme l'Art, il faut donc que tu passes par là! Et les plus inspirés, les plus habiles et les plus exquis entre les compositeurs n'échapperont pas à ces nécessités d'airain!

Elles sont imposées au public par le cours des choses, et le public les impose à ses auteurs.

Certes, M. Fromenthal-Halévy. Eh bien! il lui a fallu suivre ce géant immense dans sa course pénible, à travers les plus rudes sentiers, l'Opéra.

Voltaire prétendait qu'à l'Opéra *les beaux vers, la danse, la musique de tous les arts font un plaisir unique*. Ainsi parlait-il du géant; et Voltaire se trompait.

Il s'entendait à tout et ne sentait point les arts. Viotti raconte que l'auteur de *Candide*, dès les premières notes d'un des admirables concertos du *maestro*, exécuté par lui-même, se mit à fuir en se bouchant les oreilles avec sa robe de chambre. O monsieur de Voltaire! lui oserais-je dire, les vraies voluptés ne sont pas le salmigondis dont vous parlez; elles sont passionnées, c'est-à-dire *Unes*. L'Opéra manque sont but, ou plutôt manque tous ses buts, quand il veut accomplir à la fois des œuvres si diverses. Un bon ballet est délicieux; un opéra (pas trop long), par Rossini, ou Weber, ou Mozart, admirable. Mais n'entassez rien; ne confondez pas le glouton avec le gourmet. La musique produit l'effet des passions vives sur les êtres organisés pour la sentir. Une oreille délicate, quand la symphonie pastorale de Beethoven a jeté ses derniers sons dans l'espace, ne peut supporter le poids d'une

jouissance plus vive et prolongée à l'excès. « Ce sont les oreilles de corne, monsieur de Voltaire, et les âmes de cuir, qui absorbent des océans de notes, d'accords et de dissonances; ce sont elles qui digèrent *Guillaume Tell* tout entier, précédé et suivi de trois ballets, de deux opéras-comiques et de six romances; — de même que mon vieux domestique, qui a fait la campagne de Russie, ne reculerait pas devant des tonnes d'alcool le plus exécrationnel; — de même que le Suisse Tetrucos, qui publie à Berne la *Revue Ilote*, avale sans rien sentir six cents pages par semaine d'une prose qu'il ne comprend pas. »

Pour vous, monsieur Fromenthal-Halévy, avec votre verve, votre grâce et vos exquis et puissantes qualités, cherchez donc une fée un peu plus sobre et plus légère; dites lui de vous laisser plus de place. Priez l'Opéra de laisser entendre votre musique!

Orage, bénédictions, malédictions, damnés, mariées, partie d'échecs, chœurs d'ondines, chœurs de nymphes, chœurs de chevaliers; le tout en très-belle musique, intelligente, nuancée; allez voir et entendre cela. Quand on a joué et perdu à la Bourse, cela distrait; si l'on a joué et gagné, cela réjouit encore de s'asseoir devant cette fantasmagorie merveilleuse. Il faut la voir traîner après elle le pauvre Orphée, qui de son mieux la suit à tire-d'aile, dans les nuages, dans la nuit, dans la lumière, dans le jour, dans les halliers, dans les tempêtes, la lyre à la main, n'accrochant jamais! et c'est de la part du maestro une preuve éclatante de courage et de vigueur.

La musique, née pour le sentiment et la passion, était-elle faite pour tant de violences?

Mais aussi le poème ne valait pas grand'chose. Je crois que l'on composerait une bonne encyclopédie de sottises, de folies, d'inepties et de non-sens, si l'on voulait prendre, dans une vingtaine de nouveaux opéras et opéras-comiques, tout ce qu'ils offrent de plus beau. Les auteurs de la *Perle du Brésil* sont gens de goût; je suis convaincu de la raison et du savoir qui distinguent les auteurs de *Quentin Durward*; j'ai l'honneur de connaître M. de Saint-Georges, homme fort aimable et du meilleur monde, aussi serais-je désolé de blesser aucun d'eux. Mais quelles inventions ils nous donnent! quelle *perle* que la *Perle du Brésil*, reprise avec succès au Théâtre-Lyrique!

Le pauvre M. Félicien a eu fort à faire. Sous les flots de l'Océan tumultueux dans les vergues, dans les haubans, dans les solitudes profondes des forêts tropicales, il a fallu chanter. Homme d'un grand talent assurément, original, habile, chercheur, savant, spirituel, il a chanté, et très-bien, mais avec un peu de cette malheureuse exubérance et de ce grand luxe terrible de notre temps, que je retrouve partout et qui m'afflige. Je voudrais moins de feuillage et des fleurs plus fournies, des corolles plus odorantes et moins d'arabesques stériles; moins d'imagination extérieure et plus de sensibilité profonde.

Mais j'ai tort en parlant ainsi, moi qui adore le talent et suis grand partisan de M. Félicien David. On pensera de cette manière vers l'an 2000, seulement; il n'est pas temps encore de le penser, il n'est pas temps de le dire; et c'est pour ce motif que je le dis.

Imaginez un personnage qui voudrait faire du mal à tout le monde et qui serait utile à tous ceux qu'il espérerait perdre. Cet homme voudrait faire pleurer et ferait rire. Désappointé dans ses malices, misérable dans ses espérances de mal faire, il n'oublierait rien pour nuire; et il réussirait à toujours servir les autres. Je l'appellerais le *bienfaisant malgré lui*. Imaginez, par exemple, que mon homme veut

empêcher deux amoureux de s'entendre; il trame de si belles conspirations qu'il finit par les réunir à jamais. Il veut aussi calomnier son voisin, et il fait de si beaux contes à son endroit, que de très-honorables actions du même voisin arrivent à la connaissance du public. Je raffole de // 265 // ce *Bienfaiteur malgré lui*; — la jolie pièce! et que ce serait touchant et gai!

Prenez, chers vaudevillistes, ce sujet charmant; je ne vous le vends pas; malgré la mode, je vous le donne.

C'est une idée qui m'est venue à l'esprit, en assistant au *Don Desiderio* du prince Poniatowski. Sa musique vive, brillante, heureuse comme la jeunesse, légère comme le bonheur, corrige l'inconvénient du sujet, contraire à celui que je viens d'indiquer. M. Didier, le héros de l'œuvre du comte Giraud, est un enragé philanthrope, qui gâte tout ce qu'il touche; il déchire ceux qu'il caresse; c'est le *malfaisant malgré lui*. Texte cruel, texte désagréable. Renversez-le, vous aurez la plus adorable comédie! Je vous permets de placer sous une ombre discrète, dans un coin perdu de votre œuvre, à côté de mon *Bienfaisant involontaire*, quelque bonhomme gauche et malheureux; un pauvre hère, qui veut faire le bien et qui fait le mal. Mais montrez-le de profil seulement: gardez-vous bien de jeter ce désagrément sur le premier plan de votre œuvre.

Grâce à la facile et spirituelle facture du prince, ce *Don Desiderio* a réussi et sa lugubre facétie a passé. La partition a fait plaisir sans claqueurs et sans Belges. Ce n'est pas ce que l'on peut dire de M. Gevaërt et de *Quentin Durward*. Il y avait dans la salle de M. Gevaërt bien des Belges et bien des claqueurs.

« Aimez-vous les Belges (dit à ce propos M. Fiorentino, dont la spirituelle et charmante page est une des boutades les plus *françaises* de ce temps-ci); aimez-vous les Belges? on en a mis partout. Pour ma part, j'estime fort la Belgique qui nous a donné de grands artistes en tout genre: des compositeurs, des chanteurs, des instrumentistes: Grétry, Grisard, Vieux-Temps, Servais, Arlot, Batta, Sax et madame Cabel, une *étoile!* Seulement je ne voudrais point que la Belgique nous marchât trop longtemps sur la tête et nous aplâtît à grands coups de talon. Je veux bien me mettre à genoux devant ses gloires, mais je ne veux point me prosterner la face contre terre. Qu'on rappelle M. Gevaërt à grands cris, qu'on le porte en triomphe, qu'on lui donne des sérénades, qu'on illumine sa rue, j'y consens; mais je me refuse absolument de dételer les chevaux de son fiacre.

« Il y a une limite à tout, même au lyrisme le plus frénétique et au patriotisme le plus enragé. Un Belge un peu vantard disait un jour à un gamin de Paris: — Nous avons une très-belle armée, savez-vous? A quoi le gamin répondit d'un air et avec un geste intraduisibles: — Entrer en France! Allons donc! Et la douane? — Ici, la douane c'est la critique, et malgré la vive sympathie que m'inspirent la personne et le talent de M. Gevaërt, il faut bien que je visite sa malle, et que je voie s'il n'y a point de musique de contrebande. »

Il y en a, et beaucoup, malheureusement!

Oui, monsieur Gevaërt, vous avez du talent, de la science, de l'esprit et de l'audace! Vous êtes sonore, vous êtes coloré, comme on dit aujourd'hui. Vous frappez fort; le verbe *taper* serait vulgaire. Vous chantez fort: le verbe *beugler* serait barbare. Vous êtes riche de notes, riche de souvenirs, riche de travail, riche de contrepoint, riche d'amis. Mais que de bruit, juste ciel! mais que de claqueurs! Quel tapage! Luc Jordaëns ne faisait pas sa peinture autrement. Résistez à votre époque, monsieur

**L'ARTISTE, 18 avril 1858, pp. 263-265.**

Gevaërt; résistez à cette terrible suprématie des éléments brutaux et matériels qui veulent l'emporter sur l'âme et l'esprit; résistez au cuivre, au fer, au bronze, à l'acier,—et au claqueur.

Cette tyrannie de la matière est redoutable à l'art. Si je trouve trop d'arabesques et de délicates sculptures chez M. Félicien David; si le librettiste a fourni à M. Halévy trop de catastrophes matérielles, ici, c'est le luxe violent, sensuel, effréné, tapageur de la matière déchaînée qui submerge tout. Éléance et sensibilité, force et passion, tout disparaît sous le bruit. Un bruit savant, je le veux; mais quiconque aime encore l'art véritable doit prendre résolûment parti contre ce terrible progrès du bruit; contre ce flagrant, triomphal, cet irrésistible et constant progrès de la matière brute, envahissant sous forme de claqueurs et sous forme d'ophicléides le domaine sacré de l'art.

**L'ARTISTE, 18 avril 1858, pp. 263-265.**

Journal Title: L'Artiste  
Journal Subtitle:  
Day of Week:  
Calendar Date: 18 April 1858  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: 3  
Year:  
Series: Nvllle  
Issue:  
Livraison: 16th  
Pagination: 263-5  
Title of Article: Petites lettres sur les Théâtres Lyriques.  
Subtitle of Article: Don Desiderio—Quentin Durward—La Magicienne  
Signature:— Philarète Chasles  
Pseudonym —:  
Author: — Philarète Chasles  
Layout: Internal review article  
Cross-reference: